Société des mines de cuivre d'Alosno (1880)

Lagunazo, une mine prometteuse

La mine de Lagunazo se situe à six kilomètres au nord de Tharsis, et à une dizaine du village de La Puebla. Comme la plupart des gîtes de la péninsule ibérique, elle a été exploitée par les romains. Une importante galerie d'écoulement des eaux de plus de 800 mètres creusée dans la roche date de cette époque ; des restes de roues d'exhaure y ont été retrouvés. Bien que plus petite et de configuration différente la mine a beaucoup de points communs avec ses deux voisines, Tharsis et Rio Tinto; principalement, des teneurs en soufre et en cuivre identiques.

La mine a été l'objet de plusieurs tentatives d'exploitation. La dernière qui date des années 1873-1874 conduisit Deligny à Londres, à plusieurs reprises, pour négocier avec un groupe anglais qui envisageait de réunir plusieurs mines de la région dont Lagunazo, San Vicente ainsi que Caveira au Portugal (1). Malgré des rapports d'ingénieurs favorables, aucun accord ne fut trouvé.

C'est à Paris que va se décider le sort des mines de Lagunazo. Des discussions sont en cours entre deux intervenants majeurs du marché des métaux, les industriels Jules Laveissière et Eugène Secrétan. Ils envisagent de fusionner leurs entreprises pour former une société capable de jouer un rôle déterminant sur le marché européen.

Quelques mois plus tard, la société est créée et prend le nom de « Société des Métaux ». Deligny va saisir ce moment pour intéresser les acteurs de cette restructuration industrielle à l'exploitation de la mine de Lagunazo. La mine présente de nombreux atouts : une réserve de minerais d'environ 3 millions de tonnes, une exploitation à ciel ouvert et enfin, pour des investisseurs, des engagements financiers bien inférieurs à ceux qui leur seraient nécessaires pour acquérir Rio Tinto ou Tharsis (2).

Pour mener à bien son opération, Deligny va s'appuyer sur J. Laveissière. Les deux hommes se connaissent depuis de longues années. Deligny, au temps où il dirigeait Tharsis, avait fait réaliser des essais de traitement de minerai dans l'usine des Laveissière à Deville-lès-Rouen. En 1879, lorsque Deligny emmène Laveissière sur le site de Lagunazo, il n'eut pas trop de mal à convaincre son visiteur du potentiel de la mine. Laveissière confessa que c'est la confiance absolue qu'il avait en Deligny « qui l'avait engagé à s'occuper de cette affaire ».

La création de la Société des mines de cuivre d'Alosno

Les deux hommes vont réussir à rallier à leur projet les dirigeants du Comptoir d'escompte de Paris, lesquels étaient déjà partie prenante dans la nouvelle Société des Métaux. Un dernier rapport sera encore nécessaire pour emporter l'adhésion des investisseurs. Il sera commandé à Alphonse Piquet, ancien ingénieur en chef des mines de Gibraleon, autrement dit un bon connaisseur de la province de Huelva. Il est l'auteur d'un « Mémoire sur la richesse minérale de l'Espagne » publié en 1876 à Paris par l'influente Société des Ingénieurs Civils (3).

La confiance s'installe sans réserve. La société d'exploitation est décidée. Elle exploitera un ensemble de concessions situées à Lagunazo (4). On lui donnera le nom de la commune sur laquelle se trouvent les mines : « Société des mines de cuivre d'Alosno ». Le capital est conséquent, 5 millions de francs, augmenté de 3 millions de francs d'obligations. Les statuts sont enregistrés le 3 juillet 1880 chez les notaires parisiens Portefin et Carré. La première assemblée d'actionnaires et le premier conseil d'administration se tiennent le 17 juillet (5). Cette opération signe le retour des français dans l'exploitation des pyrites andalouses, leur présence ayant quasi disparu depuis la reprise par les britanniques du gisement de Tharsis. En janvier 1881, en même temps qu'il donnait le coup d'envoi de l'exploitation de la mine de Lagunazo, Deligny recevait de la ville d'Alosno la distinction "hijo adoptivo". Elle honorait celui qui avait découvert les grands gisements cuivreux de Tharsis et qui leur avait donné le nom de Tharsis.

Banquiers et Financiers

Toutes les réunions qui président à la création de la « Société des mines de cuivre d'Alosno » ont lieu à Paris, 14 rue Bergère, dans les bureaux du Comptoir d'escompte, un des premiers établissements de crédit de la place de Paris. Ces locaux majestueux sont alors en cours d'achèvement sous le compas de l'architecte Edouard Corroyer (6). Ils affirment sans fausse modestie la solidité de la Banque et la réussite d'Edouard Hentsch, son Président. Rue Bergère, l'entrée principale de la Banque est ornée de deux allégories, le Commerce et l'Industrie ; entre elles, le sculpteur a installé une grande statue de la Prudence, comme un avertissement à ceux qui se montreraient imprudents, comme une prémonition d'une catastrophe à venir.

Pour le moment, baptiser une société rue Bergère, pas d'auspices plus heureux ! Avoir son siège social dans l'immeuble du Comptoir d'escompte, comment inspirer mieux la confiance ou à tout le moins décider les indécis ! Ils sont quarante-sept actionnaires à se partager 1000 actions de 5000 francs chacune. La liste des souscripteurs, véritable carte de visite gravée à l'or fin, déroule une impressionnante énumération de banques, de sociétés, de personnalités : les banquiers Hentsch, Bérard, Rougemont, les financiers J. Camondo et Cie, Pillet-Will, Demachy & Seillière, l'agent de change Roussel, Ch. Berthier pour la banque de Paris et des Pays-Bas, enfin Gustave Girod, le directeur du Comptoir d'escompte et Eugène Denfert-Rochereau, futur directeur du Comptoir d'escompte. Le groupe Hentsch et le Comptoir d'escompte affichent sans partage leur prédominance. Le conseil d'administration réunit aux côtés de Laveissière et de Deligny trois banquiers, Edouard Bérard, Eugène Denfert-Rochereau et Albert Hentsch, le fils aîné d'Edouard Hentsch. J. Laveissière est nommé Président et Deligny administrateur délégué. Un industriel et un ingénieur pour diriger l'exploitation ; deux hommes de terrain, de métier.

Deligny qui a souscrit à 40 actions dut se sentir bien isolé dans ce parterre de banquiers et de financiers. Toutefois, parmi eux, il retrouvait un actionnaire discret, un ami fidèle, le duc Decazes. Deligny s'est sans doute réjoui que la fortune montre enfin un visage favorable. A Tharsis, il n'avait été entouré que d'actionnaires timorés, d'investisseurs qui n'avaient d'autre préoccupation que leur profit immédiat ; à São Domingos il avait dû renoncer à exploiter la mine lui-même faute d'investisseurs. Avec ces exceptionnels actionnaires, les ressources financières de l'entreprise paraissent illimitées. La mise en exploitation de la mine ne devrait souffrir d'aucun retard, d'aucun empêchement.

Les ingénieurs de la mine

Deligny dote aussitôt l'entreprise d'une équipe solide et compétente emmenée par trois ingénieurs, Joaquin Gonzalo y Tarin, Georges Chaperon et Victor Deligny. L'extraction est confiée à J. Gonzalo y Tarin, un expert de la mine. Ingénieur en chef des mines, c'est un géologue réputé ; personne ne connaît mieux que lui les mines de la province. Il consacrera d'ailleurs à ces mines un ouvrage de référence (7). Le second ingénieur est Georges Chaperon. Ce polytechnicien a parfait sa formation à l'Ecole des mines de Paris. Ses spécialités, la chimie et l'électricité. Il vient d'inventer une pile galvanique avec un autre polytechnicien, Félix de Lalande (8). Sa présence n'est pas due au simple hasard d'un recrutement. Deligny retient cet esprit inventif pour innover et développer de nouvelles techniques du traitement des minerais.

Le troisième ingénieur, Victor Deligny est plus spécialement chargé du matériel d'exploitation. Né en 1847, il est le second de la fratrie Deligny. Il a suivi une formation de chimiste; à Paris, il participe aux séances de la Société minéralogique de France dont il est membre. Proche des idées politiques de son père, il milite à ses côtés dans les cercles républicains. Il s'est marié en 1875. Il avait pour témoin un ami de son père, Eugène Duclerc, un des premiers actionnaires de la Sabina aux côtés de Decazes et de Deligny. E. Duclerc mène depuis une carrière politique active comme député des Basses-Pyrénées. Victor n'est pas à son premier voyage en Espagne. En juillet 1872, il parcourt, à la demande de Deligny, la sierra Almagrera et la sierra de Cartagène pour visiter de nombreuses mines de soufre et de fer. Le projet était de regrouper de nombreuses petites concessions et de leur ménager des moyens de transport jusqu'à la mer.

Victor installe sa famille à Alosno : son épouse, Marie, et ses deux enfants, Gabrielle et Louis. Une fille, Marthe, y naîtra en juin 1885.

Enfin la responsabilité administrative et comptable de l'entreprise revient au fidèle Aurelio Barrera qui, depuis 1868, est l'agent de la Sabina, au Portugal, sur la mine de São Domingos.

Alosnito, le village des mineurs

A la signature des statuts, sans sourciller, les actionnaires ont versé un quart du capital. Deligny engage aussitôt les premières dépenses qui atteignent dès la fin de l'année 1881 le million de francs. Comme il est important de fixer et de retenir les mineurs au plus près de la mine, on élève par priorité des maisons pour les loger ainsi que leur famille. Deligny baptisera ce petit village ouvrier Alosnito. Dans sa correspondance, Deligny se plaisait à se localiser à Alosnito.

Le personnel de direction et d'administration sera logé au village de La Puebla. G. Chaperon choisit d'y habiter.

Les constructions concernent aussi les ateliers car les premières machines sont livrées. L'entreprise acquiert des terrains complémentaires pour y installer « les fabriques » ; elles désignent les lieux où les minerais sont traités. Pour préparer l'extraction à ciel ouvert, des équipes sont engagées pour dégager le chapeau de fer et atteindre le minerai. Le début de l'extraction est annoncé pour les premiers mois de 1882. Dès cette même année, la société participe à l'exposition industrielle de Madrid où elle présente des spécimens de ses minerais et de ses produits cuivrés ainsi que des plans de ses installations.

Un grand établissement minier

Lagunazo s'édifie sur un modèle que Deligny connaît bien, la mine portugaise de S. Domingos dont il a suivi, pas à pas, l'évolution. En très peu de temps, la mine a la physionomie d'une grande mine (9) : à côté des habitations ouvrières, se tiennent les magasins, ateliers et entrepôts. Il est prévu, mais pour un peu plus tard, un hôpital, une chapelle ainsi qu'une école d'une capacité de 200 garçons et filles ; l'instruction y sera gratuite. L'extraction se fait soit par le ciel ouvert, soit en galeries ; un plan incliné avec une machine à vapeur remonte des galeries les wagons chargés de minerai. Dix kilomètres de voies ferrées parcourent la mine. Trois locomotives et près de deux cents wagons assurent le transport du minerai.

La stratégie industrielle de l'entreprise est axée sur la production de cuivre. Deligny privilégie la vente du cuivre affiné sur place par rapport à l'exportation du minerai à l'état brut. L'exportation du minerai en l'état est peu rémunératrice à Lagunazo car la mine, moins bien desservie que ses voisines, supporte des coûts de transport plus élevés.

Les procédés pour traiter le minerai sont les mêmes que ceux mis en œuvre dans la région : calcination à l'air libre par auto-combustion et cémentation des pyrites calcinées dans d'immenses bacs. A Tharsis, les « teleras », ces énormes amas de minerai de près de dix mètres de hauteur, brûlent par centaines durant de longs mois et répandent leurs fumées soufrées à travers le pays. Les protestations, les pétitions, les procédures se multiplient contre les « teleras » dont la pollution est dévastatrice pour la nature, l'agriculture et les habitants eux-mêmes. Indemnités durement négociées ou achats des terres les plus exposées ne calment pas les tensions. Deligny n'est pas sans ignorer ces protestations d'autant que la municipalité d'Alosno est particulièrement active dans cette contestation.

Deligny se montre soucieux de développer la production du cuivre sur place : traiter le minerai in situ plutôt que de l'exporter en l'état. Il veut pousser le traitement du minerai bien au-delà des opérations primaires de calcination et de cémentation telles qu'elles sont pratiquées dans la région. Les compétences et le savoir-faire d'un ingénieur comme G. Chaperon l'autorise à entrevoir des possibilités industrielles. Le choix de G. Chaperon est significatif de sa volonté. En outre, il dispose de moyens financiers nécessaires pour envisager des investissements importants. G. Chaperon va mettre au point de nouveaux procédés pour affiner le cuivre. L'affinage sera réalisé par l'électricité, laquelle sera produite par une génératrice alimentée au charbon. Des essais seront réalisés à Lagunazo (10). L'initiative n'ira pas jusqu'à son terme.

Sur la mine, les calcinations perdureront massivement car leur mise en œuvre est plus simple et surtout plus économique que tout autre procédé.

L'eau, indispensable à la mine, singulièrement pour les opérations de cémentation, manque dans cet endroit où la pluviosité est très incertaine. Seul un cours d'eau, l'Amarguillo, recueille des eaux abondantes pendant la saison des pluies. La société élève un barrage sur l'« arroyo Amarguillo ». L'ouvrage est impressionnant : une digue de 260 mètres de long et de 18 mètres de hauteur. La retenue d'eau ainsi créée a une capacité d'un million et demi de m³. Les eaux seront relevées et distribuées par un réseau de canalisations soit vers les fabriques, soit vers le village, par du matériel venu de France : une machine de la maison Farcot et des pompes Girard. La mine ne pouvait trouver meilleur conseiller en la personne de Deligny qui préside alors la 6^{ème} commission « Eaux et Egouts » du Conseil municipal de Paris. Il s'agit du matériel le plus récent utilisé par le service des eaux de la Ville de Paris.

Dès 1882, la production du minerai s'élève à 24000 tonnes ; l'année suivante à 50000 tonnes ; la barre des 100 000 tonnes est franchie en 1886.

Le krach des cuivres

En avril 1888, Deligny sollicite un congé auprès du Conseil municipal pour se rendre à S. Domingos et Lagunazo. Sa visite des mines s'est déroulée dans les meilleures conditions. Avant son retour, il écrit une dernière lettre à sa fille pleine d'optimisme : « je reviens des mines très satisfait de ce que j'ai vu et très tranquille sur leur bonne marche » (11). Rien ne laissait entrevoir la catastrophe que les français découvrent en apprenant le suicide d' Eugène Denfert-Rochereau, le directeur du Comptoir d'escompte, le 5 mars 1889. A cette nouvelle, les parisiens se ruent sur les guichets de la banque pour retirer leurs dépôts : 40 millions de francs en 3 jours.

En 1887, Eugène Secrétan, le directeur de la Société des Métaux, avait monté avec le concours du Comptoir d'escompte une vaste opération pour contrôler la production mondiale du cuivre. En quelques mois la valeur des cours du cuivre doublait passant de 40 à plus de 80 livres la tonne. Un an plus tard, devant la hausse inéluctable de la production, l'arrivée de nouvelles mines et le gonflement des stocks le marché se retournait brutalement entraînant la faillite de la Société des Métaux, celle du Comptoir d'escompte et la ruine de nombreux intervenants dont la famille Hentsch. A la fin du mois de mars 1889, les cours étaient retombés à 45 livres.

En avril 1889, peu de temps avant l'inauguration de l'Exposition universelle, – celle du centenaire de la Révolution française et de la tour Eiffel -, la Banque de France organise la liquidation amiable du Comptoir d'escompte. L'activité de la Société des mines de cuivre d'Alosno est compromise par la ruine de son principal banquier et les déboires financiers et judiciaires de ses actionnaires les plus influents.

Deligny ne perdait cependant pas tout espoir. En avril 1891, alors qu'il visite à nouveau S. Domingos et Lagunazo, il écrit à son gendre (12) : à S. Domingos, la masse entrevue assure une exploitation pour plusieurs dizaines d'années ; à Lagunazo, l'entreprise peut être sauvée si, au prix de quelques sacrifices, la raison l'emporte sur les passions. C'est la voie qui semble avoir été retenue puisque en décembre 1891, une transaction intervient entre la Société et les liquidateurs du Comptoir d'escompte. Il est prévu de réduire le capital d'un montant de 2,5 millions de francs, d'émettre des obligations et de nouvelles actions pour reconstituer le capital à 5 millions de francs. Les liquidateurs du Comptoir d'escompte engagent parallèlement des négociations avec Tharsis pour rapprocher les deux mines. Ces décisions ne suffiront pas à sauver la Société, d'autant que Tharsis ne se montre pas empressée d'acquérir Lagunazo. Une assemblée tenue le 24 octobre 1893 prononcera la dissolution de la Société et la nomination de liquidateurs qui auront mission de vendre les mines pour un prix qui ne devra pas être inférieur à 60 000 livres sterling. Ce sera le montant de la transaction. Cette acquisition « au moindre coût » par la Tharsis Sulphur and Copper Company est qualifiée « d'excellente affaire » par la presse financière de l'époque. Tharsis récupère une réserve de minerai, des équipements et surtout, avec le barrage de l'Amarguillo, une installation hydraulique. Cette immense retenue d'eau sera déterminante pour Tharsis quand celle-ci renoncera aux calcinations et ne traitera ses minerais que par la « voie humide ». Ce procédé nécessitera des volumes d'eau considérables et un approvisionnement qui ne dépende pas des saisons plus ou moins pluvieuses, ni même des années.

Pour Deligny la perte financière est importante : 135 obligations et 40 actions de la Société des mines de cuivre d'Alosno ainsi que 100 actions de la Société des métaux. Bien davantage, c'est une immense et douloureuse déception qui attristera les trois dernières années qui lui restent à vivre. Cette entreprise qui certes n'avait pas la taille de Tharsis ou S. Domingos, mais dans laquelle Deligny avait rassemblé toute son expérience et toute sa passion de mineur, était emportée en quelques mois par l'ambition effrénée de l'industriel E. Secrétan et l'imprévoyance de quelques banquiers.

La belle « corta » de Lagunazo est aujourd'hui un site classé « bien d'intérêt culturel de la province ».

- (1) « Rapport de R.C. May et C. Sopwith aux administrateurs de la Compagnie du Guadiana », 16 février 1874 ; Archives Ecole des Mines Paris, Fonds Fuchs (Edmond).
- (2) « Note sur la mine de Lagunazo », 6 pages manuscrites d'E. Deligny datées du 2 juin 1878 ; Archives Ecole des Mines Paris, Fonds Fuchs (Edmond).
- (3) Mémoires et Compte Rendu des Travaux de la Société des Ingénieurs Civils, n°33 (janvier-février 1876), séance du 18 février 1876, p.122 et sq..
- (4) Les concessions : Domingo Rubio alias Pizarro, Lagunazo alias Amarguillo, La Rabida alias Cristobal Colon, Hernan Cortes alias Santa Barbara et Santa Maria. A celles-ci s'ajoutent deux concessions (Aurora et San Miguel) réservées en surface uniquement pour le traitement des minerais.
- (5) L'ensemble des documents constitutifs de la société sont conservés dans les archives de la BNP PARIBAS, Archives et Histoire, dossier « mines d'Alosno », cote 73AH/595. Cf. également, Archives nationales, cote MC/ET/LXXXV/1347/A (3 juillet 1880).
- (6) Edouard-Jules Corroyer (1835-1904) demeuré également dans nos mémoires pour sa participation, de 1874 à 1888, à la restauration du Mont-Saint-Michel.
- (7) Joaquín Gonzalo y Tarín (1837-1910). « Descripción física, geológica y minera de la provincia de Huelva », Memorias de la comisión del mapa geológico de España ; Madrid, 1886-1888. Cf. « Minas de El Lagunazo », p.517 à 527.
- (8) G. Chaperon (1843-1892) et F. de Lalande (1845-1919) brevettent en 1881 une pile dite « Lalande et Chaperon » dont les droits d'exploitation seront acquis par Th. Edison.
- (9) « Sociedad de minas de cobre del Alosno. Apuntes sobre su constitucion y estado actual ». E. Deligny, administrador delegado. Madrid, Tipografia Gutenberg, 1883.
- (10) G. Chaperon, "Fabricación del cobre por la electricidad; ensayos de la sociedad de minas de cobre del Alosno", Madrid, 27 de setiembre de 1883. Archivo municipal de Huelva. Fundo Ernest Deligny.
- (11) Huelva, 22 avril 1888, lettre d'E. Deligny à sa fille Louise. Archivo municipal de Huelva. Fundo Ernest Deligny.
- (12) Alosnito, 29 avril 1891, lettre d'E. Deligny à son gendre Raymond Henry. Archivo municipal de Huelva. Fundo Ernest Deligny.

Deligny et la mine en France

L'explorateur, l'exploitant de mines qui a laissé tant de traces à travers la péninsule ibérique n'en laissera aucune en France. On ne lui connaît qu'une tentative vite avortée en Haute-Garonne où il prit, en 1878, la concession de la mine de zinc et de plomb d'Argut (1).

En revanche, à Paris, l'assemblée consulaire allait lui donner à plusieurs reprises l'occasion de prouver son attachement irréductible à la mine, aux mineurs. En 1876, le 4 février, à Saint-Etienne, l'explosion d'une poche de grisou au puits Jabin cause la mort de près de 200 mineurs. Cette catastrophe pour Deligny appelle un élan national. Il porte une proposition d'aide financière et le conseil municipal ouvrira un crédit. Dépassant l'aide sociale, il élèvera les blessés au même rang que d'autres. « Ces victimes sont tombées au champ d'honneur du travail qui lui aussi a ses gloires ». Ces collègues n'épargneront pas de leurs railleries. Deligny « mineur », non « vous faites miner ». Ces socialistes radicaux désireux de ne pas lui abandonner la classe ouvrière n'éteindront pas sa voix. On lui contestera non pas son expérience mais sa capacité à comprendre le monde de la mine.